

## Du Moyen-âge et de la Renaissance

### jusqu'au Christ

[...] Solovioff dit qu'au Moyen-âge commence la perte de la vision théo-anthropique, c'est-à-dire l'union sans confusion du plan divin et du plan humain.

Comment cela s'est-il passé ? Cela s'est produit de la façon suivante : Avec la scolastique, la pensée personnelle et rationnelle se dégage et même s'oppose simultanément à la vision spirituelle, à la fois populaire et à l'autorité de l'Eglise.

Solovioff a très bien dépisté le danger du Moyen-âge : la théologie se confondait avec autorité de l'Eglise. Pour une foi populaire et spontanée qui croit ce que dit l'Eglise, l'autorité et la foi s'harmonisent bien : L'Eglise vous dit ceci, vous en croyez par un mouvement de l'homme qui rencontre le mouvement de la Révélation que l'Eglise vous apporte. Mais voilà que se crée une pensée personnelle, commençant par Scott Erigène, traversant Abélard, etc. C'est une pensée personnelle basée et axée ni sur la tradition ni sur l'expérience, ni sur quelque chose qui dépasse votre pensée, mais sur le raisonnement personnel. D'où ce grand paradoxe que la plus grande révolution de l'histoire de l'Eglise est celle d'Anselme de Cantorbéry.

Solovioff ne parle pas de lui parce qu'il s'intéresse à la philosophie. Mais l'œuvre de saint Anselme de Cantorbéry a fait la plus grande révolution de l'histoire de l'Eglise. Anselme était Italien et il a commencé à chercher par les syllogismes(1) une preuve rationnelle de l'existence de Dieu. Il trouva des « critères ontologiques », admirables...mais il a renversé les valeurs : au lieu de partir de Dieu pour retrouver la raison humaine, on a cherché dans la raison humaine la base de l'existence de Dieu.

*(1) Le syllogisme est la figure centrale de la logique dont l'exemple classique est :  
Socrate est un homme – Tout homme est mortel – Socrate est mortel.*

Cet élément de pensée personnelle, scolastique et rationnelle, n'aurait aucun danger si, en face de lui, il y avait une pensée traditionnelle. Mais en face de cette pensée se trouvait seulement l'autorité, et l'autorité pouvait correspondre à la foi populaire et la compléter, mais ne pouvait correspondre à la pensée personnelle et rationnelle, ni la compléter.

Lorsque l'on parle de Dieu, le rationnel se complète par la tradition, qui est une connaissance objective, car le subjectif se complète par l'objectif dans la gnose traditionnelle. Donc il arriva que l'autorité, dont les indications étaient suivies par la foi populaire, reste seule en face de la pensée personnelle et rationnelle. Or l'autorité ne pense pas, elle vous donne des formules : alors une pensée se trouvait devant quelque chose qui ne pense pas et qui réclame seulement la soumission.

Eh oui ! Toute la pensée personnelle de la scolastique voulait être une servante de cette théologie d'autorité, mais c'était une servante qui vivait, qui se développait, une servante qui discutait, qui était intéressante, qui avait quelque chose de séduisant. Et la maîtresse ? Elle n'avait guère d'appâts : c'était l'autorité, elle était pédante. « On doit » disait-elle, mais on ne vit pas avec des « on doit ». Elle ne se développait pas, parce qu'elle n'était plus traditionnelle, c'est quelque chose qui se développe, qui vibre, qui vit mais cette Autorité restait quelque chose qui s'imposait, qui limitait, et ce qui devait devenir l'élargissement de notre pensée, ce dogme de Chalcédoine, qui nous ouvre des horizons, est devenu limitatif.

En un mot ce qui représentait le divin, les dogmes de l'Eglise devenus à cette époque formules de l'Autorité et non élément de connaissance, devenaient stériles et limitatifs, c'est-à-dire qu'ils ont pris l'aspect de l'hérésie, ils sont

devenus tellement hérétiques, non par les formules qu'ils proclamaient, mais à cause de la façon dont ils défendaient la vérité ! Ainsi est née une erreur nouvelle : « l'hérésie de la vérité ».

La doctrine officielle a pris tous les aspects d'une doctrine hérétiques, tout en étant vérité de soi, abstraitement, autoritairement. Ce n'était pas un mensonge du point de vue formel, mais ce n'était plus la vérité qui vivifie et qui libère. Et au contraire, une pensée subjective et rationnelle, hérétique par son contenu, représentait la connaissance vivante. Or chaque pensée personnelle est hérétique en soi, limitative, mais elle n'a rien de mauvais si elle ne s'impose pas, si elle ne sépare pas des autres.

Pierre Lombard pouvait discuter avec Thomas d'Aquin, c'était très bien et Thomas d'Aquin ajoutait beaucoup de choses qu'il ne voyait pas. Tout cela était très bien, mais cette pensée, étant vivante, prenait l'aspect de la vérité absolue parce qu'elle occupait une place laissée vide. Le subjectif prenait l'air d'être objectif. C'était une servante, mais cette servante présentait des synthèses, des « sommes » de quelque chose, et les écoles prétendaient être autre chose que des écoles et la servante devenait maîtresse. Vous voyez le renversement.

Ce décalage a créé le dualisme. Dualisme dont les deux parties vivaient en bon ménage. Il n'y avait pas divorce, il n'y avait même pas de grand scandale, il y avait séparation du corps, vie à part. Ce divorce consistait en ceci qu'il s'était formé d'un côté un monde rationnel, pensant, scolastique, dans le plan uniquement de la pensée rationnelle, et de l'autre côté, il y avait le monde de l'autorité, de la foi. Et la foi n'était plus un mouvement de connaissance, mais c'était la loi de l'autorité.

Et nous retrouvons jusqu'à l'époque moderne ce type classique qui est le mélange d'un homme pieux pensant comme un impie. Et la majorité de ces prêtres dont on dit dans le monde : « Oh, comme il est large et tolérant ! » ont

des pensées impies comme ceux qui les approuvent, et à côté ils ont une piété pour les dimanches ou pour la vie intérieure... Ce déclenchement du monde rationnel et vital au Moyen-âge, qui se développe en se séparant de la Religion de l'Autorité, dont les formules seules sont restées traditionnelles, se gonfle et se prépare au Moyen-âge un autre conflit.

L'autorité ne peut arrêter la pensée. Les grandes rivières de la tradition peuvent recueillir l'eau de la pensée humaine, mais les digues de l'autorité sont impuissantes...

A la Renaissance une autre dualité naît du dualisme moyenâgeux : l'Autorité disparaît et elle perd le droit de cité dans la civilisation humaine et avec elle disparaît la théologie. Il y a encore des théologiens, mais la théologie n'a plus rien à voir avec la vie de l'humanité : l'humanité s'en va, l'autorité religieuse ne peut plus retenir sa pensée qui est passée outre. Pourtant, comme le rationalisme a pris une certaine place prépondérante, commence la rupture entre le rationnel et la nature existante, le Cosmos [...].

**Seul un homme ne peut recevoir dans sa plénitude l'enseignement du Christ** : c'est dans ce sens que nous disons : « hors de l'Eglise, point de salut »... Si les chrétiens, par une garde négligente, oublient ou altèrent le Précieux dépôt, alors ils se divisent : les hérétiques se révoltent sans retour, les orthodoxes méprisent, les laïcs abdiquent, les prêtres dominent, tandis qu'on invente fébrilement théories, systèmes et techniques qui se succèdent de plus en plus vite, sans vrai résultat [...].

Si les faux dieux et les superstitions rétrécissent le monde, sans le vrai Dieu et hors de l'Eglise, le monde nous apparaît matériel et muet et il nous écrase de sa réalité indifférente [...].

Ayant analysé la crise du Moyen-âge, nous sommes arrivés à la Renaissance. Selon Solovioff, la Renaissance se trouva devant un autre problème que le

Moyen-âge, car l'élément religieux était sapé par l'humanisme, le protestantisme, le capitalisme, etc. Bref, la religion n'était plus la pensée directrice et l'autorité de l'Eglise ne dirigeait pas la philosophie. C'était la sécularisation, l'autorité ne pouvait maîtriser la pensée car elle ne l'alimentait plus. Le Christ, le centre de tout, devenait une des valeurs, aussi nécessaire qu'une autre, mais pas plus... Ce n'était plus le noyau, ce n'était plus l'essentiel, la Source. La religion devenait un domaine de seconde zone, comme le cinéma ou la musique, la religion du dimanche. Et le génie immense de la pensée rationnelle et scolastique du Moyen-âge rencontra un autre élément : le culte de la nature, qui a pris la place de la religion. Et commence le dualisme entre la pensée abstraite et la nature.

La philosophie était servante de la théologie, mais ces rapports-là ne réussissent jamais et les serviteurs se révoltent... La servante est devenue maîtresse, mais il est très intéressant de noter qu'en face d'elle, aussitôt, est apparue la notion de « nature ». Et dans cet aspect de la Renaissance, nous voyons que ce dualisme entre la raison et la nature va se préciser de plus en plus : au commencement ce fut la victoire de la raison, puis celle de la nature, de la phénoménologie, de l'étude pratique, matérielle, concrète, du monde. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, chez Descartes la raison règne, mais est dualiste 100% comme Leibnitz : pour lui la raison est complètement transcendante à la nature, et les bêtes ne souffrent pas parce qu'elles ne sont pas raisonnables et que l'esprit se confond avec la raison : « Je pense donc je suis ».

Leibnitz restant spiritualiste (c'est-à-dire évitant de confondre raison et esprit) est aussi dualiste. Si nous allons plus loin avec Locke et Hume, nous assistons à un phénomène curieux : de plus en plus la conscience du subjectif, du rationnel, du monde pensé, connu par l'homme se sépare du monde concret, saisissable, qui devient irréel [...].

Dans cette pensée rationaliste et idéaliste, l'intelligence, la conscience et la connaissance humaines forment un monde absolument autonome, sans lien avec la réalité extérieure. A la même époque, mais d'un autre côté, il y a une certaine progression de l'étude concrète du monde, de la science, amenant au matérialisme et au positivisme d'Auguste Comte.

Donc, se forme progressivement l'idée de choses matérielles et concrètes et une des figures les plus curieuses de ce temps, Feuerbach, le maître de Karl Marx, va insister, dans toute sa philosophie athée et dans la haine de Dieu, sur le fait que Dieu c'est l'homme et que l'homme doit réaliser sa vie ici-bas et il ajoutera : « L'homme est ce qu'il mange ».

Pour Feuerbach, on doit se libérer de tout cet idéalisme absurde, de toute cette abstraction rationnelle absurde, et on doit entrer dans le concret, dans le matériel, dans la vie. Il va préparer le Marxisme, le socialisme, tout cet esprit pratique, concret de notre époque. Et tous les socialistes et Karl Marx vont s'alimenter dans ce Feuerbach, avec un mysticisme ardent, pour détrôner l'ennemi n° 1, l'idéalisme. Et, par opposition, la religion chrétienne va tomber dans l'idéalisme, elle est la religion du Verbe incarné ! Et l'idéalisme c'est le Verbe désincarné ! Ce sera la plus grande idiotie de l'humanité...Feuerbach et les autres ont nié Dieu à cause de l'idéalisme : c'était une querelle de cuisine, entre deux hérésies. Nous ne sommes ni matérialistes, ni idéalistes !

Pourtant, cette tendance fut tellement forte dans l'Eglise que les gens cherchèrent les apologétiques contre les matérialistes et passèrent des contrats avec les idéalistes. Voilà à quel point le dogme de Chalcédoine était oublié par la conscience humaine ! Toute l'idée du christianisme c'est de saisir les deux bouts, les deux côtés : Dieu et le néant, l'esprit et la matière, les saisir ensemble, c'est cela le dogme de Chalcédoine, c'est cela le Christ, le Verbe Qui fut chair, c'est le centre du monde.

Il eut donc une lutte acharnée entre idéalisme et rationalisme d'un côté, contre l'empirisme et le matérialisme de l'autre côté. Ce fut la lutte du XIX<sup>e</sup> siècle...

Dans les masses, l'idéalisme faiblit, autant que l'autorité, car, mystiquement, l'homme actuel vibre pour le bébé-lune, mais pas pour l'existentialisme et le marxisme dialectique vibre beaucoup plus par un perfectionnement des tomates que par les restes de l'idéalisme, hégélien chez Marx. C'est le concret, l'empirique, la nature, l'union avec la nature et son étude, l'immédiat, qui ont gagné, mais elles ne sont plus que servantes, à leur tour.

Solovioff analyse ceci et dit que l'unité de la pensée humaine est complètement brisée en deux. Au Moyen-âge, religion et philosophie coexistent et préparent leur divorce. A la Renaissance, c'est la philosophie qui gagne et se divise en philosophie matérialiste et en philosophie idéaliste. Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'homme moderne a perdu toute unité, et c'est seulement dans le dogme de Chalcédoine que nous pouvons chercher le dépassement de cette rupture.

Solovioff dit que l'homme moderne est presque plus religieux qu'autrefois, mais qu'il est déchiré entre sa conception abstraite et sa vie concrète : aucune unité entre les deux hommes, l'homme des pensées, des principes, des conceptions, et l'homme des réalisations concrètes. L'unité de vision du monde a disparu et on ne peut la retrouver que dans le dogme de Chalcédoine.

Solovioff n'a pas prononcé le mot « dogme de Chalcédoine », mais il disait qu'on trouvait la solution en Dieu-Homme, Qui s'est réalisé pleinement en Christ [...].

Solovioff, dans la philosophie idéaliste, de Descartes à Hegel, ne verra pas seulement une rupture entre le subjectivisme et l'objectivisme, entre l'ontologie et l'idéalisme, il dira : « Descartes, et les autres jusqu'à Hegel, étaient les premiers qui ont commencé à libérer la personne humaine, le "je" humain de cet "ontos" dans lequel on était plongé comme une goutte d'eau dans l'océan,

comme dans un tout, à l'intérieur duquel Dieu régnait. C'est une émancipation de chaque humain, émancipation prévue par l'Évangile : le Christ a préféré sauvé un possédé, au détriment de tout le village....Philosophiquement, cette attitude n'a pénétré dans l'humanité qu'à la Renaissance. Et tous les penseurs nourris de Solovioff, comme Berdiaef, diront que, par un côté, la sécularisation de la Renaissance est plus chrétienne que le Moyen-âge car la philosophie du Moyen-âge est plus platonico-aristotélicienne, ontologique, antique, ne posant pas le sujet, ce "je" qui pense, qui est, et si le sujet n'est pas posé, nous restons dans "l'ontos" et la personne humaine n'est pas, et l'homme libre et le Christ n'est pas complet non plus, car seul est envisagé le Divin, ou l'élargissement du Divin, qui est l'être manifesté [...] ;

L'homme parfait a-t-il été réalisé dans votre christianisme ? Non ! Prenons-en conscience ! Dans les sociétés « chrétiennes l'homme est souvent écrasé, soyons sincères. Certes, il y avait des saints, mais la société ? Les peuples ? On n'a pas besoin de l'Inquisition pour briser les hommes, l'incapacité de comprendre les valeurs humaines suffit. Les milieux religieux ont toujours été étouffants parce que l'absolu écrase l'individuel, l'humain. Vous réalisez le Divin, mal, avec absolutisme, avec fanatisme. Or dans le Christ, c'est la plénitude de l'homme et la plénitude de Dieu qui coexistent [...] ;

Où est la faiblesse de Solovioff, de Karl Marx et de Hegel ? C'est que la synthèse n'est pas inévitable. Ils pensaient, ces optimistes, que quand il y a thèse et antithèse, la synthèse vient d'elle-même, mais la thèse et l'antithèse peuvent rester en lutte, s'affaiblir mutuellement et ne pas amener la synthèse. La synthèse doit être conquise et leur optimisme était excessif...nous devons reconquérir cette union parfaite de l'humanité et de la Divinité...Dieu nous donne la possibilité : Dieu a permis l'athéisme, de même qu'une période religieuse facile, pour ce but-là, mais nous pouvons le rater [...].

Un chrétien doit prendre conscience des évènements de Chalcédoine, reconnaître les valeurs de l'athéisme, du matérialisme, etc. Les hérésies, il nous faut les saisir, consciemment, ensemble, dans l'harmonie du Christ, dépasser cette dialectique dans la synthèse, mais c'est un travail, une ascèse, une ascèse de culture historique, une ascèse de pensée [...].

### **Eugraph Kovalesky**

*(Source : « Le Verbe incarné » - pages 188 à 194 et 198 à 210 – Eugraph Kovalesky – édition Patrimoine orthodoxe – 1985)*